Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 21 (1888)

Artikel: La philosophie de Qohéleth [suite]

Autor: Revel, Albert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379423

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PHILOSOPHIE DE QOHÉLETH

PAR

ALBERT REVEL[1]

III

V, 1-7. « Veille bien sur ta démarche quand tu te rends à la maison de Dieu; s'en approcher pour obéir vaut mieux que les sacrifices des sots, dont pas un ne se doute qu'il fait mal. Ne sois pas empressé à ouvrir la bouche, et que ton cœur ne se hâte pas de proférer des paroles en présence de Dieu ; car Dieu est dans le ciel et toi tu es sur la terre. Que tes paroles soient donc en petit nombre. Car tout comme le rêve provient d'un excès de besogne, ainsi la voix du sot s'annonce par un flux de paroles.

» Quand tu fais un vœu à Dieu ne tarde pas à l'accomplir, car Dieu n'a aucun gré des sots. Acquitte ton vœu; mieux vaut ne pas faire de vœux que d'en faire et de ne pas les acquitter. Ne permets pas à ta bouche de faire pécher ta chair; et ne va pas dire à l'envoyé : « c'était une erreur; » pourquoi Dieu s'irriterait-il de tes paroles, et ferait-il échouer l'œuvre de tes mains ? Tas de paroles, tas de rêves et de vanités. Crains Dieu ! »

« Le ton change. L'auteur parle à la seconde personne; il veut instruire les autres. Jusqu'ici il s'est plutôt entretenu avec lui-même. Son discours prend davantage les allures du genre gnomique. » (M. Reuss.) Mais il ne perd pas de vue l'idée générale; ici encore il veut mettre à nu la vanité de certains actes humains, et il applique sa pénétrante analyse à un sujet d'une importance exceptionnelle, qu'il aborde pour la première fois : *la manifestation du sentiment religieux.*

[1] Voir pour le premier article la livraison de septembre 1887.

Rien de plus simple, rien de plus clair que les principes énoncés par l'auteur. Il commence par nous inviter à mesurer prudemment notre démarche quand nous allons à la maison de Dieu, c'est-à-dire quand nous nous rendons au temple pour prendre part au culte. L'avis n'est pas superflu, car le maintien du fidèle, aux abords du culte, en dit plus long qu'on ne pense ; il témoigne du sérieux ou de la légèreté avec laquelle on s'approche de « la présence de Dieu. » L'auteur, à l'exemple de tous les prophètes, traite de sottise ou de folie un culte purement rituel ; on ne s'approche pas de Dieu pour se livrer à des semblants ou à des simagrées, mais avec la détermination d'obéir à sa volonté, ce qui vaut mieux que tous les sacrifices des sots. « Le *sot* n'est donc pas simplement l'imbécile (le nigaud), mais celui qui dévie de la bonne voie... Les notions de *sagesse* et de *sottise,* dans la littérature philosophique et morale des Hébreux, ne se bornent pas à l'élément intellectuel, mais impliquent toujours aussi un élément religieux et moral. » (M. Reuss.) Celui-là est un *sot* qui s'imagine se mettre bien avec le bon Dieu en accomplissant un rite ; mais, s'il se doutait qu'il fait mal, il ne serait plus un sot.

Autre folie : l'absence de recueillement. Le sot croit bien faire en s'empressant d'ouvrir la bouche, autrement dit : en se hâtant d'ouvrir l'écluse à un flot de paroles. Il s'agit principalement de la prière, qui ne consiste pas à faire beaucoup de phrases ; peu de mots suffisent ; si l'on est réellement « en présence de Dieu, » et pénétré du sentiment que Dieu nous est aussi supérieur que les cieux sont élevés au-dessus de la terre (comp. Esa. LV, 8, 9), il ne pourra nous venir à l'esprit de nous le rendre attentif par notre loquacité. C'est précisément ce que Christ a enseigné, lui aussi, dans le « sermon sur la montagne. » (Math. VI, 7.) Il n'est pas douteux, non plus, que cet avertissement ne doive s'étendre à toute espèce de verbiage religieux ; et, pour le dire en passant, c'est à ce même verbiage que Christ fait allusion dans saint Matthieu XII, 36, 37, et que saint Jacques, dans son épître, fait une guerre sans merci. Notre auteur qualifie ce verbiage en l'appelant « la voix du sot, » et en le comparant au rêve qui provient « d'une

surexcitation de l'activité, c'est-à-dire à une chose absolument vaine et dénuée de valeur. » (M. Reuss.)

En troisième lieu, l'auteur réprouve la légèreté avec laquelle, de son temps, on faisait des vœux, quitte à les oublier ensuite ou à retarder le plus possible leur accomplissement. Il paraît que les actes de ce genre ne coûtaient rien, tant qu'il s'agissait de promettre, et que les sots, peuple nombreux, ne se souciaient guère de tenir parole. Les vœux devaient consister surtout en une promesse d'offrande ou de sacrifice[1] dont il fallait prévenir les prêtres du temple ; le moment venu, on alléguait souvent un futile prétexte pour s'en dispenser, ou bien on se permettait de dire à l'envoyé des prêtres que sa réclamation était mal fondée et qu'il y avait eu erreur. Or, par le vœu, l'on contracte un engagement sacré, une obligation religieuse vis-à-vis de Dieu ; y manquer, c'est mentir et attirer sur soi la colère divine et la malédiction du travail ; Dieu ne permet pas qu'on se moque de lui : ὁ θεὸς οὐ μυκτηρίζεται. (Gal. VI, 7.).

En résumé, la manifestation du sentiment religieux requiert le sérieux du maintien, l'obéissance à la volonté divine, le recueillement dans la maison de prière, la sobriété du langage, le respect des engagements contractés. Hors de ces conditions élémentaires, il n'y a que du verbiage, un tas de rêves et de vanités. « Crains Dieu ! » La crainte de Dieu, c'est la sagesse. (Job XXVIII, 28.)

Cette page est fort belle ; mais, en voulant l'expliquer, M. Renan en a fait la caricature. Lui qui reproche justement à Voltaire d'avoir pratiqué « l'exégèse de la polissonnerie, » il s'est livré, en cet endroit, à une exégèse fantaisiste qui côtoie la frivolité. A l'entendre, l'invitation à s'observer, quand on va à la maison de Dieu, reviendrait à dire : Mets-y de la réflexion, n'y va pas *à tort et à travers*. Est-ce là le ton de l'auteur du livre, ou le grincement d'une pochette ? Mais continuons : « Il faut donc, avec tout le monde, aller au temple et pratiquer le

[1] Gen. XXVIII, 22 : la dîme ; 1 Sam. I, 11 : consécration d'un premier-né ; Lév. XXVII : personnes, bétail, maisons, champs, récoltes ; Am. II, 11, 12 ; Act. XVIII, 18 ; XXI, 24 ; naziréat temporaire. — Quant au principe même, voy. Deut. XXIII, 22-24.

culte établi ; mais ici, comme en toute chose, il faut éviter l'excès. On importune Dieu par des vœux trop répétés ; on donne aux prêtres des droits sur soi ; craindre Dieu, voilà le culte véritable. Les dévots sont les plus insupportables des sots. L'impie est un fou ; il brave Dieu, il s'expose au danger le plus terrible ; mais le piétiste est un nigaud qui assomme Dieu par ses prières et lui déplaît en croyant l'honorer. » Tout cela est très parisien, sans doute ; mais on dirait Voltaire traduisant en vers légers la grave et mâle poésie dantesque. Nous serions curieux de savoir si M. Renan se propose d'insérer ce passage dans le « paroissien » qu'il rêve d'offrir un jour aux belles dames finement gantées qui pratiquent « le culte établi. »

V. 8-19. « Si tu vois dans la province l'oppression du pauvre et la violation du droit et de la justice, ne t'en étonne point ; c'est que les grands ont des grands qui les surveillent, et qu'au-dessus d'eux il y a des grands encore. Mais avec tout cela l'avantage de la terre c'est que le roi même est servi par la glèbe.

» Celui qui aime l'argent n'en est pas rassasié, et celui aime l'opulence n'en tire aucun profit. Cela aussi est une vanité ! Plus s'augmente la fortune, plus se multiplient ceux qui la grugent ; et quel avantage en retire le propriétaire si ce n'est de voir la chose de ses yeux ? Doux est le sommeil du laboureur, qu'il mange peu ou beaucoup ; mais la satiété ne permet pas au riche un paisible sommeil.

» Il y a une triste affaire que j'ai vue sous le soleil : c'est la richesse gardée par le possesseur pour son propre héritier. Que cette richesse vienne à périr par quelque fâcheux accident, et au fils qu'il a engendré il ne reste plus rien à prendre ; tel qu'il est sorti du sein de sa mère, tout nu, il s'en ira comme il était venu, sans emporter dans sa main une parcelle de son labeur. C'est bien là une triste affaire ; de la même façon qu'il était venu, il s'en va ; et quel profit lui revient-il d'avoir jeté au vent son labeur ? Même il aura passé toutes ses journées dans une humeur sombre, dans un redoublement de chagrin, de malaise et d'irritation.

» Voici ce que j'ai vu, moi, de bon : c'est une belle chose (pour l'homme) de manger, de boire et de jouir, durant le nombre des jours de vie que Dieu lui a donnés, de tout le labeur auquel il s'est livré sous le soleil. Oui, voilà son lot ; tout homme à qui Dieu a donné des richesses et des trésors, et a permis d'en jouir et d'en prendre sa part et de se réjouir de son labeur (doit se dire) : c'est là un don de Dieu ! Car il ne pense pas beaucoup à (la brièveté) des jours de sa vie, lorsque Dieu lui accorde la joie de son cœur. »

La liaison de ce morceau avec le précédent est impossible à découvrir ; mais il importe peu, au fond, que l'Ecclésiaste ne présente pas un enchaînement rigoureux et ne soit pas une œuvre logique et parfaitement suivie. Il suffit qu'on aperçoive le lien de chaque morceau avec le thème principal ; et à cette condition jamais l'auteur ne défaut. Comment, en effet, de la manifestation du sentiment religieux sa pensée est-elle venue s'arrêter sur la vanité de la fortune en argent et sur la folie de thésauriser ? Il n'y a là aucune transition logique, pas même une association quelconque des idées ; mais, au milieu de cette divagation apparente, l'auteur ne perd jamais de vue son but, qui est de ramener toutes les observations de détail à la distinction fondamentale entre la sagesse et la sottise. Cette distinction, il vient de la tracer nettement dans la sphère du sentiment religieux ; il va la poursuivre dans un autre ordre de faits, sans s'inquiéter des transitions.

Ce qui le préoccupe tout d'abord, c'est le triste état de la société, l'oppression du pauvre, la négation du droit et de la justice. (Cf. IV, 1.) Mais, dit-il, il ne faut pas s'en étonner ; la cause principale de cette mauvaise administration de la province (le mot de *province* est caractéristique) réside dans la hiérarchie féodale et gouvernementale. La surveillance des grands par les grands n'est qu'un instrument d'oppression ; les agents du pouvoir, aux divers degrés de l'échelle administrative, sont complices les uns des autres. Mais avec tout cela, la base de la société subsiste, car ses intérêts reposent sur la cultivation du sol, et le pouvoir royal lui-même est en quelque sorte serf de la glèbe. Heureux le laboureur[1] ! Son sommeil est doux, tandis que l'insatiable amour de l'argent (*auri sacra fames*) ne connaît pas la vraie jouissance, fait surgir une nuée de parasites, empêche de dormir (II, 23), n'est pas à l'abri de mille accidents fâcheux, est bafoué par la mort et ne laisse après lui que le souvenir de sombres et tristes journées.

Ce tableau si vrai présente une analogie remarquable avec la philosophie de l'apôtre Paul. (1 Tim. VI, 6-10, 17-19 ; cf.

[1] O fortunatos nimium, sua si bona norint, Agricolas ! (Virg. *Georg.* II, 458.)

Phil. IV, 6, 11, 12.) L'auteur de l'Ecclésiaste connaît, lui aussi, le prix inestimable de la jouissance paisible qui rapporte tout à Dieu ; la satisfaction des besoins matériels (le manger et le boire), le fruit des labeurs, la richesse, les jours heureux, il faut regarder tout cela comme un don de Dieu. Voilà le vrai lot et la vraie sagesse. La jouissance n'est pas le but, mais le moyen ; il ne faut pas travailler pour jouir, mais il faut savoir jouir en travaillant, et rien ne contribue davantage à l'acquisition de cette rare science que la pensée de Dieu à qui l'on est redevable de tout.

VI, 1-12. « Encore un mal que j'ai vu sous le soleil, et qui pèse lourdement sur l'humanité. Il y a tel homme à qui Dieu a donné richesses, trésors, honneurs, qui ne manque de rien de ce qu'il désire, et à qui Dieu ne permet pas d'en jouir, si bien qu'un étranger en jouit à sa place. Voilà une vanité et une triste affaire ! Quand même un homme aurait engendré une centaine de fils, qu'il eût vécu beaucoup d'années, et qu'il eût prolongé la durée de son existence, si son âme ne s'est point rassasiée de prospérité, je dis que l'avorton est plus heureux que lui, car venu dans le vide il s'en va dans les ténèbres et son nom est recouvert par la nuit ; il n'a pas même vu le soleil, il n'a rien su, il n'a pas même eu de sépulture ; mais il y a plus de repos de son côté que du côté de cet autre qui, dût-il vivre deux mille ans sans jouir du bonheur, ne s'en va pas moins au même endroit où tous s'acheminent.

» Tout le labeur de l'homme est pour sa bouche ; et pourtant l'appétit n'est pas satisfait. Quelle est donc la supériorité du sage sur le sot ? ou celle de l'homme humble qui sait marcher en présence des vivants ? C'est qu'il vaut mieux voir de ses yeux que de céder à l'entraînement des désirs, ce qui est une vanité et une pâture de vent. Ce qui existe a dès longtemps reçu un nom ; l'on sait ce que l'homme vaut et qu'il ne peut tenir tête à plus fort que lui. Oui, abondance de paroles, abondance de vanités, quel profit pour l'homme ? Qui sait ce qui est bon pour l'homme durant la vie, durant le peu de jours de cette vie passagère qu'il traverse comme une ombre ? Qui peut dire à l'homme ce qui après lui se passera sous le soleil ? »

Il avait été question, dans le morceau précédent, des hommes riches qui jamais ne se rassasient de thésauriser, malgré tous les mécomptes et toutes les déceptions, qui se rendent malheureux par leur propre avidité et se trouvent ensuite exposés à la perte soudaine de leurs biens. Il s'agit maintenant de ceux

qui, tout en étant au faîte des richesses et des honneurs, sont incapables d'en jouir, parce que Dieu leur a refusé la jouissance et l'a réservée, en leur lieu et place, à des étrangers. L'auteur ne dit pas pourquoi la jouissance est refusée ; il se borne à constater le fait, qui peut être diversement expliqué « par la maladie, ou par des travers d'esprit, ou par des passions inquiètes. » (M. Reuss.) Le possesseur de ces richesses n'a donc pas pu, ou il n'a pas su en jouir ; et cette privation ne saurait être compensée ni par un accroissement colossal de la famille ni par une longévité indéfinie. Il vaudrait mieux ne pas vivre du tout que de vivre ainsi ; le sort de l'avorton est infiniment préférable (cf. Job III, 16). Nous voilà donc ramenés à l'idée de la jouissance, qui joue un rôle important dans les considérations de l'auteur. D'où vient que l'appétit de la jouissance, pour le commun des mortels, n'est jamais satisfait et rassasié ? C'est que l'homme (terme collectif) poursuit la jouissance comme un but ; et, comme nous l'avons déjà vu dans le morceau précédent, il ne devrait pas en être ainsi. De là une nouvelle antithèse entre le sage et le sot ; le sage, c'est l'homme humble qui sait se conduire parce qu'il a des yeux dans sa tête (II, 14), qu'il connaît la valeur de l'homme, qu'il sait se soumettre à l'ordre immuable établi de Dieu (III, 14), et qu'il ne se perd pas dans un flux de paroles vaines (cf. V, 7) ; le sot est celui qui cède à l'entraînement des désirs, qui court après le vent (c'est-à-dire après ce qu'il ne peut atteindre), et qui ne sait pas ce qu'il y a de mieux pour cette vie passagère qu'il traverse comme une ombre. (Cf. Jacq. IV, 14.) D'après M. Reuss, « les réflexions tristes reprennent (ici) le dessus ; » mais si tristesse il y a, elle est dans le fond bien plus que dans la forme. Quant à la façon dont M. Renan a interprété les versets VI, 9-12, on ne peut rien dire si ce n'est qu'elle ressemble à une haute voltige.

IV

VII, 1-29. « Mieux vaut une bonne réputation qu'une huile précieuse ; et mieux vaut le jour de la mort que celui de la naissance.

» Mieux vaut aller à une maison de deuil qu'à une maison de

festin ; car là est le terme de tout homme, et les vivants prendront la chose à cœur. Mieux vaut la tristesse que le rire ; car la tristesse du visage est bonne pour le cœur. Le cœur des sages est dans la maison de deuil ; et le cœur des sots est dans la maison de joie.

» Mieux vaut écouter la réprimande du sage que la chanson des sots ; car tel qu'un feu d'épines crépitant sous la chaudière, tel est le rire du sot, et cela aussi est une vanité.

» L'oppression pousse le sage à la folie, et les présents corrompent le cœur.

» Mieux vaut la fin d'une chose que son commencement.

» Mieux vaut longanimité qu'un esprit hautain. Ne sois pas prompt à t'emporter, car l'emportement réside dans le sein des sots.

» Garde-toi de dire : Comment se fait-il que les jours d'autrefois valaient mieux que ceux d'à présent ? Une pareille question n'est rien moins que sage.

» Sagesse vaut un héritage et mieux encore, pour ceux qui voient le soleil ; car l'abri de la sagesse vaut l'abri de l'argent, et la science a cet avantage que la sagesse donne vie à celui qui la possède.

» Considère l'œuvre de Dieu : qui peut redresser ce qu'il a fait courbe ? Au jour du bonheur, sois heureux ; et au jour du malheur, réfléchis ; l'un aussi bien que l'autre est l'œuvre de Dieu, et la raison en est que l'homme n'ait rien à trouver après lui.

» J'ai tout vu pendant les jours de ma vaine existence. Tel juste périt par sa justice ; et tel scélérat coule de longs jours dans sa méchanceté. Ne sois pas juste à l'excès, et n'affecte pas trop de sagesse ; pourquoi te ruinerais-tu ? Ne sois pas méchant à l'excès, et ne fais pas le sot ; pourquoi mourrais-tu avant le temps ? Il est bon de s'attacher à ceci et et de ne pas lâcher cela, car celui qui craint Dieu échappe à toutes les difficultés ; la sagesse donne au sage plus de force que n'en donnent dix capitaines à une ville.

» Non, il n'y a pas, sur la terre, d'homme juste qui fasse le bien sans pécher. Ne fais pas attention non plus à tous les propos qu'on débite, de peur que tu n'aies à entendre ton esclave te maudire ; car bien des fois, tu le sais, tu as toi-même proféré des malédictions contre les autres.

» J'ai examiné tout cela en sage. Je me suis dit : Allons, plus de sagesse encore ! Mais elle est restée loin de moi. Ce qui est dans le lointain, se rapprochera-t-il ? Ce qui est tout au fond, tout au fond, pourra-t-on l'atteindre ? Quant à moi, je me suis appliqué de cœur à connaître, à sonder, à chercher la sagesse et la raison des choses, et à me convaincre que la méchanceté est une insanité et la déraison une folie ; et ce que j'ai trouvé, moi, de plus amer que la mort, c'est la femme, elle dont le cœur n'est que filets et pièges et dont les mains sont des chaînes ; lui échapper, c'est un bonheur qui vient de Dieu, mais le pécheur s'y laisse prendre. Voilà, dit le Qohéleth, ce que, tout compte fait, j'ai réussi à trouver : ce que j'ai cherché de toute mon âme, je ne l'ai pas trouvé ; j'ai bien trouvé un homme

sur mille, mais pas une femme entre elles toutes. Au surplus, voici ce que j'ai trouvé : c'est que Dieu a fait l'homme droit, et eux sont à l'affût de machinations sans fin. »

Le ton change de nouveau. Sans perdre de vue son sujet, l'auteur enfile négligemment des maximes détachées, des réflexions décousues, des apophthegmes incohérents ; mais toujours persiste l'antithèse fondamentale de la sagesse et de la sottise. Les douze premiers versets, par la répétition de la formule *mieux vaut,...* ont une physionomie à eux ; on pourrait les intituler « les préférences du sage. » L'auteur, dit M. Reuss, renchérit exprès sur les antithèses et frise à dessein le paradoxe. Il est, en effet, paradoxal de pousser le sérieux jusqu'à recommander la σκυθρωπία (la triste figure) comme un signe de la santé morale (v. 3). D'autre part, la pensée est profondément religieuse ; pour l'Ecclésiaste comme pour le poète du livre de Job (II, 10), les jours de bonheur et les jours de malheur sont également l'œuvre de Dieu, œuvre immuable à laquelle il faut nous soumettre. L'auteur ne s'explique pas là-dessus ; sa vue est bornée par l'étroit horizon de notre existence terrestre, après laquelle il n'y a rien à attendre de nouveau ; mais il est permis de croire que dans cette alternance de joies et de douleurs il discernait un plan divin d'éducation. Plus bas (v. 15-19), il semble recommander la morale du juste milieu : pas trop de justice, pas trop de méchanceté ; et c'est peut-être le plus risqué des paradoxes de l'écrivain. Mais, à y regarder de près, il veut simplement nous mettre en garde contre les excès du rigorisme ; et l'on ne saurait nier que l'affectation d'une justice méticuleuse est un travers insupportable, car il n'y a pas, sur terre, d'homme juste au sens absolu du mot (v. 20). Au surplus, il est évident que les notions relatives de justice et de méchanceté, au sens vulgaire, sont déterminées par la loi ; et comme la loi rend obligatoires une foule de devoirs que la philosophie morale ne peut placer au même plan, le sage a bien raison de s'élever contre le rigorisme et de chercher l'équilibre moral dans un principe unique et supérieur. La crainte de Dieu étant la seule chose nécessaire, c'est par elle seule que nous pouvons échap-

per aux excès, au rigorisme et au relâchement ; et de la sorte la sagesse nous est présentée comme une force, une puissance qui peut soutenir la comparaison avec la défense la mieux organisée. La sagesse offre même une plus grande garantie que la justice, car celle-ci n'existe nulle part, ici-bas, dans sa perfection. Ne relève donc pas les mauvais propos qui mettent en doute ta propre justice ; car ta conscience ne peut t'absoudre du reproche d'avoir parlé toi-même inconsidérément (v. 20-22). Enfin l'auteur jette un coup d'œil rétrospectif (v. 23-29) sur le résultat de ses propres investigations. Il s'est appliqué à étudier les faits avec sagesse ; en d'autres termes, il a fait le meilleur usage possible de ses facultés intellectuelles et morales, afin de chercher l'explication des choses, la sagesse objective, la vérité en un mot. Mais il n'a pu l'atteindre, car elle est un trésor profondément enfoui (cf. Job XXVIII, 12 ss.) et par là même inaccessible. Alors il s'est rabattu sur le problème purement moral des caractères de la méchanceté et de la déraison humaine ; et, tout compte fait, qu'a-t-il trouvé ? Par une tournure inattendue, il s'en prend au sexe féminin tout entier, comme à un instrument de séduction et d'esclavage ; l'idéal de l'homme est rare, celui de la femme n'existe pas même. L'implacable misogyne admet, il est vrai, un peu plus loin (IX, 9), que la félicité conjugale est un élément de la jouissance au sein du travail ; mais ici, il juge le beau sexe en bloc, tout en lui accordant les circonstances atténuantes ; le Créateur n'est pour rien dans cet état de choses, ce sont les hommes qui se trouvent en faute, car ils ont renié leur droiture originelle pour inventer des machinations (des roueries, dit M. Renan) sans fin. Et si le pessimisme de l'auteur, à l'égard des femmes, se donne pleine carrière, il ne faut pas oublier non plus que les mœurs de l'Orient ne lui donnaient que trop raison ; où aurait-il pu trouver l'idéal si ardemment désiré ? L'Evangile seul est capable de le créer et d'en faire une réalité vivante.

VIII, 1-IX, 10. « Qui est pareil au sage, et qui sait le mot de tout ? La sagesse d'un homme fait briller son visage ; mais le visage insolent est haïssable.

» Sois attentif à la bouche du roi, à cause du serment prêté à

Dieu. Ne sors pas précipitamment de sa présence ; ne persiste pas dans des propos désagréables ; car il fait tout ce qu'il veut. La parole du roi c'est une puissance ; et qui lui dira : Que fais-tu ? Celui qui s'en tient à l'ordre reçu n'encourra pas de disgrâce ; un cœur sage connaît le moment favorable et les voies légales, car en toute chose il y a un moment favorable et des voies légales. Or ce qui aggrave la situation de l'homme, c'est qu'il ignore absolument ce qui doit arriver ; qu'en sera-t-il ? nul ne peut le lui dire. Personne n'a pouvoir sur le vent pour emprisonner le vent ; personne n'a pouvoir sur le jour de la mort ; il n'y a pas moyen de s'échapper le jour de la bataille ; et la fraude ne sauve pas le coupable.

» J'ai vu tout cela, et j'ai appliqué ma pensée à tout ce qui se fait sous le soleil, dans un temps où l'homme domine sur l'homme pour son malheur. Ainsi j'ai vu des méchants qu'on allait enterrer ; le convoi se mettait en marche, en s'éloignant du lieu saint, tandis que dans la ville on faisait l'éloge de leurs actions. Encore une vanité ! Parce que la sentence contre les méfaits ne s'exécute pas promptement, le cœur humain s'enhardit à mal faire. Tel pécheur commet le mal cent fois et jouit d'une longue vie, et cependant je sais que le bonheur est réservé à ceux qui craignent Dieu et qui craignent sa présence ; que le bonheur ne saurait être le partage du méchant ; que celui-ci n'a pas longtemps à vivre, et que ses jours sont comme une ombre, parce qu'il n'a nulle crainte de la présence de Dieu. Il y a une vanité dans ce qui se passe sur la terre ; c'est qu'il y a des justes qui sont traités selon les œuvres des méchants, et des méchants qui sont traités selon les œuvres des justes. « Encore une vanité, » me suis-je dit. Alors j'ai chanté les louanges de la joie, car il n'y a, sous le soleil, rien de bon pour l'homme que de manger, de boire, de se réjouir, et c'est là tout ce qui lui reste de son labeur durant les jours de vie que Dieu lui a donnés sous le soleil.

» M'appliquant à connaître la sagesse et à examiner tout ce qui se passe sur la terre, — quand même jour et nuit l'on dût refuser le sommeil à ses yeux, — j'ai vu que dans toute l'œuvre de Dieu il n'est pas possible à l'homme d'arriver à la compréhension de ce qui arrive sous le soleil. Quelque labeur, quelque recherche que l'homme s'impose, il ne réussit pas à trouver ; et tel sage qui prétend en savoir quelque chose, n'est pas capable d'y parvenir.

» Je me suis donc appliqué à faire le tour des choses, et j'ai vu que les justes et les sages, et leurs actes, sont dans la main de Dieu, l'amour aussi bien que la haine ; l'homme ne sait rien de tout ce qui se passe devant ses yeux ; tout peut arriver à tous ; un même sort peut échoir au juste et au méchant, à l'homme pur et à l'homme impur, à celui qui sacrifie comme à celui qui ne sacrifie pas, à l'homme de bien comme au pécheur, à celui qui prête serment comme à celui qui redoute de jurer. Voilà le mal dans tout ce qui arrive sous le soleil, c'est qu'un même sort puisse échoir à tous. Aussi bien le cœur des fils d'Adam se remplit de méchanceté et de

folie leur vie durant; et après cela, on va rejoindre les morts. Cela vaut-il mieux? A tous les vivants il reste l'espérance, car un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Les vivants, du moins, savent qu'ils mourront, tandis que les morts ne savent rien. Pour eux, plus de récompense, car leur mémoire est oubliée. Leurs amours, leurs haines, leurs rivalités ont péri depuis longtemps; et il n'y a plus désormais de part pour eux en tout ce qui arrive sous le soleil.

» Sus donc! mange ton pain en liesse, et bois ton vin gaiement, puisque Dieu a fait prospérer tes affaires. Que toujours tes habits soient blancs, et que les parfums ne cessent de couler sur ta tête. Jouis de la vie avec la femme que tu aimes, tous les jours de cette vie passagère que Dieu t'a donnée sous le soleil; car voilà ton lot, dans cette vie laborieuse que tu passes sous le soleil. Toute affaire qui se présente à la portée de ta main, fais-la au mieux de tes forces; car il n'y aura ni activité, ni pensée, ni savoir, ni sagesse dans le Sheol où tu vas aller. »

Dans le morceau précédent, l'auteur avait fait l'éloge de la sagesse; mais il avait fini par constater que, malgré toute son application, le but demeure inaccessible; l'explication des choses lui échappe, et toujours il se trouve arrêté par des énigmes insolubles. La sagesse est sans pareille, mais qui peut savoir le mot de tout? Dans une nouvelle série de réflexions, l'auteur s'attache précisément à indiquer les limites que nous pose notre ignorance. (VIII, 1-8.)

Il y a tout d'abord, dans l'ordre social, le mystère de la puissance royale, despotique et irresponsable. La sagesse devra consister à faire preuve d'une prudence consommée, à veiller soigneusement sur les actes et sur les paroles, à ne pas faire de questions indiscrètes, à ne pas discuter les ordres reçus, à savoir choisir les moments et les voies et moyens, à savoir attendre patiemment sans s'aventurer à prévenir l'heure et sans vouloir pénétrer l'avenir. Cette situation politique, dit M. Reuss, prouverait au besoin, à elle seule, que ce n'est pas Salomon qui parle. On n'imagine pas le despote rédigeant lui-même un code diplomatique à l'intention de ses sujets, et déplorant ensuite le malheur du temps où l'homme domine sur l'homme. (VIII, 9.) Le sage qui a vu tout cela et qui a dû envelopper sa pensée de si nombreuses précautions, a dû vivre sous un gouvernement où la liberté de la parole était sévèrement réprimée. Or, rien de pareil ne s'est jamais vu à aucune

époque de la monarchie israélite ; de David à Sédéchias, le franc parler n'a jamais manqué de représentants, ainsi que le prouve l'histoire du prophétisme. L'époque de la domination persane est, entre toutes, celle qui répond le mieux à la description ; et elle explique également l'usage du mot *province* (V, 7) qui sert à désigner la Palestine en tant que circonscription judiciaire de l'empire.

En ce temps d'oppression (III, 16 ; IV 1-3 ; X, 5-7) où les lenteurs de la justice ne servent qu'à encourager le mal et à lui assurer l'impunité (VIII, 11-12), le désordre est arrivé à ce point que les méchants obtiennent une sépulture honorable et des éloges publics, tandis qu'il y a des justes qui sont traités selon les œuvres des méchants. (VIII, 10, 11.) Est-il un renversement comparable à celui-là ! Si l'auteur était sceptique, ce serait ici l'occasion, ou jamais, de professer le scepticisme quant au gouvernement moral de l'univers : comment la justice divine peut-elle tolérer un pareil spectacle ? Eh bien, l'auteur est tellement éloigné du scepticisme que, à cet endroit même de sa description, il conclut contre toute apparence à la certitude de la justice divine, au bonheur qui découle de la crainte de Dieu, et à la jouissance qui accompagne le labeur durant les jours de vie que Dieu nous accorde. Tout cela, il le sait de science certaine (VIII, 12-15 : *et cependant je sais...*), c'est-à-dire par l'expérience de la foi ; mais il lui est impossible d'atteindre à la compréhension de l'œuvre de Dieu, car il ne parvient pas à résoudre les énigmes et à concilier les antinomies. (VIII, 16, 17.) Ce qui, par dessus tout, le tourmente, c'est la solution de l'énigme de la vie ; comment s'expliquer le fait qu'un même sort puisse échoir à tous indifféremment ? La mort survient, et tout est fini, pour les justes comme pour les méchants, pour les hommes de bien comme pour les pécheurs. Voilà le fait brutal auquel se heurte sans cesse la pensée de l'écrivain, et qui trouve son expression la plus énergique dans le proverbe : « Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. » (IX, 1-6.) Après cela, quoi de plus admirable que la manière dont l'écrivain se représente le bonheur de cette vie passagère ? Tout d'abord, c'est à Dieu qu'il le rapporte ; ensuite il le

traduit en contentement et en félicité conjugale ; et enfin, il le fait consister dans une vie laborieuse et dans la vaillance avec laquelle on déploie l'activité de la pensée et du savoir en de sérieuses occupations. (IX, 7-10.)

IX, 11-XI, 6. « Je reviens à ce que j'ai vu sous le soleil. Il ne suffit pas d'être agile pour courir, ni d'être vaillant pour combattre, ni d'être sage pour avoir du pain, ni d'être intelligent pour être riche, ni d'être savant pour obtenir de la faveur : car tout cela dépend du temps et des circonstances. Or l'homme ne connaît pas plus son heure que les poissons pris au filet et les oiseaux pris au piège ; comme eux, les fils d'Adam sont enlacés à l'heure fatale qui fond sur eux à l'improviste.

» Voici un exemple de sagesse que j'ai vu sous le soleil, et qui m'a paru avoir un cachet de grandeur. Il y avait une petite ville, de peu d'habitants ; un grand roi marcha contre elle et l'assiégea, en élevant contre elle de grands ouvrages de circonvallation. Or il se trouva dans cette ville un homme pauvre et intelligent, et il fit si bien qu'il la délivra par sa sagesse ; mais personne n'a gardé le souvenir de cet homme pauvre. Alors je me dis : Mieux vaut sagesse que force, mais la sagesse du pauvre est méprisée et ses paroles ne sont pas écoutées. Les paroles des sages, écoutées en silence, valent mieux que les clameurs d'un chef parmi les sots. La sagesse vaut mieux que les engins de guerre ; mais un seul pécheur suffit pour annuler beaucoup de bien.

» Les mouches mortes infectent l'huile parfumée et la font fermenter ; de même le prix de la sagesse et de la gloire est gâté par un peu de folie.

» Le cœur du sage va à droite, le cœur du sot à gauche ; rien qu'à voir le sot allonger le pas sur la route, on voit que le sens lui manque ; et chacun de dire : Voilà un sot!

» Si la colère du souverain s'élève contre toi, garde ton assiette ; le calme te préservera de grandes fautes.

» Il y a un abus que j'ai vu sous le soleil, une erreur qui provient des autorités ; c'est que la sottise est placée très haut et les notables sont assis en bas. J'ai vu des esclaves à cheval, et des princes aller à pied comme des esclaves.

» Celui qui creuse une fosse y tombe ; celui qui démolit une muraille, le serpent le mord ; celui qui extrait des pierres peut être blessé ; celui qui fend du bois en court les risques. Si le fer est émoussé et le tranchant non aiguisé, il faut redoubler d'efforts ; mais la sagesse a l'avantage du succès. Si le serpent mord, faute d'avoir été charmé, pas de profit pour le charmeur !

» Les paroles du sage ont de la grâce, mais les lèvres du sot le conduisent à sa perte ; le début de ses discours n'est que sottise, et la fin n'est qu'une triste insanité. Le sot a beau multiplier les paroles ;

nul ne sait ce qui arrivera. Qui donc pourrait lui dire ce qui adviendra après lui ? La fatigue des sots les éreinte, eux qui ne savent pas même le chemin de la ville.

» Malheur à toi, pays qui as pour roi un jouvenceau, et dont les princes s'attablent dès le matin! Heureux pays qui as un roi de noble race, et dont les princes mangent à l'heure convenable, pour réparer leurs forces, et non pour se gorger de boissons ! Par suite de la paresse, la charpente s'effondre ; et, par suite des bras balants, la pluie s'infiltre dans la maison ; on fait des repas pour se divertir, le vin égaie la vie et l'argent répond à tout...

» Même en pensée, ne dis pas de mal du roi ; même au fond de ta chambre à coucher, ne dis pas de mal du riche ; car l'oiseau du ciel pourrait emporter le son de ta voix, et la gent ailée pourrait rapporter ce que tu as dit.

» Jette ton pain à la surface des eaux : avec le temps, tu le retrouveras. Fais-en sept parts et même huit ; car tu ne sais pas quel malheur peut arriver sur la terre. Quand les nuages sont chargés de pluie, ils crèvent ; et quand un arbre tombe, au midi ou au nord, l'endroit où il tombe, c'est l'endroit où il reste. A vouloir observer le vent, on perd le moment des semailles ; à vouloir observer les nuages, on manque l'heure de la moisson. De même que tu ignores la route que suit le souffle de vie, quand se forment les os dans le sein de la femme enceinte, de même tu ne sais rien de l'œuvre de Dieu, dans tout ce qu'il fait. Dès le matin, fais tes semailles ; et le soir ne laisse pas reposer ta main ; car tu ne sais pas du tout ce qui réussira, ceci ou cela, ou si les deux sont également bons. »

Par une transition aisée et naturelle, l'auteur est amené à de nouvelles réflexions. La réussite de notre activité passagère (IX, 10) ne dépend pas de nos aptitudes, mais du temps et des circonstances, c'est-à-dire de la volonté de celui qui a fixé le terme fatal de tous nos efforts. (IX, 11-12.) — Les maximes qui suivent sont, pour la plupart, de véritables *meshalim*, des adages figurés, des sentences proverbiales, qui font ressortir les avantages de la sagesse, l'imprévoyance et l'insanité de la sottise. — L'exemple de la petite ville sauvée par l'intelligence de l'homme pauvre, sert à prouver que sagesse vaut mieux que force et engins de guerre ; mais ici le sage est oublié, et ailleurs il n'est pas même écouté. (IX, 13-18 !) — La comparaison des mouches mortes est assez transparente ; quant à faire dire à l'auteur que le cœur du sage est placé à droite et le cœur du sot à gauche, c'est vouloir l'assimiler à Sganarelle, médecin malgré lui. « La droite et la gauche représentent ici

comme partout la bonne et la mauvaise direction » (M. Reuss), la tendance de l'esprit et de la volonté, la route que suit l'action elle-même. (X, 1-3.) — L'auteur montre ensuite comment il convient de supporter l'emportement d'un roi : le calme est la meilleure réponse aux explosions de la colère, car il ne faut pas se mettre dans son tort par des bravades ou par une contradiction énergique. Il constate en même temps que, par la faute d'un despotisme capricieux, le vrai mérite est méconnu et les sots parviennent aux premières places. (X, 4-7.) — Avantages de la prudence : dans tout ce qu'on fait, il faut prendre des précautions, employer des moyens suffisants et saisir le moment favorable ; le succès est à ces conditions. (X, 8-11.) — La différence entre la sagesse et la sottise se montre aussi dans les discours ; le sot, dans sa loquacité, ne sait pas même ce qu'il y a de plus élémentaire, le chemin frayé qui mène à la ville. (X, 12-15.) M. Renan découvre ici une allusion aux esséniens, qui évitaient le séjour des villes ! — Le contraste s'étend plus loin, au pays assez malheureux pour avoir un roi tout jeune et sans expérience, entouré de princes qui ne songent qu'à s'attabler du matin au soir, et au pays qui a le bonheur de posséder une aristocratie honorable et un roi doué d'une vraie noblesse morale. Sans travail et sans vigilance, la plus solide construction menace de s'effondrer ; et là où règne la soif des divertissements et des plaisirs de la table, et où domine la folie des dépenses, il n'est pas difficile de prédire une ruine prochaine. (X, 16-19.) — La règle de prudence renfermée dans X, 20 rappelle le dicton : « Les murailles ont des oreilles, » mais elle est exprimée d'une façon bien plus gracieuse. M. Renan a eu la main lourde en y découvrant « une allusion aux mouchards du temps ! » — Les dernières sentences (XI, 1-6) peuvent se ramener sans effort à une pensée fondamentale, si l'on y voit une nouvelle recommandation du travail et de l'activité. Il faut, pour réussir, un courage entreprenant uni à la prudence qui sait diviser les chances de pertes ; il importe de ne pas perdre son temps à observer le vent et les nuages, sous peine de manquer à la fois l'heure des semailles et de la moisson, et, d'autre part, il convient de semer deux fois plutôt qu'une seule,

ou, comme l'on dirait, de mettre deux cordes à son arc. Du reste, il y a des chances contre lesquelles la prévoyance ne peut rien, des lois immuables établies de Dieu. Ce n'est donc pas l'homme qui est le maître du succès; la réussite est l'œuvre de Dieu, qui règle toutes choses et qui exerce un contrôle par des voies aussi mystérieuses que la formation de la vie elle-même dans le sein de la femme. (Cf. Prov. XXX, 19; Ps. CXXXIX, 13 ss.)

V

XI, 7-XII, 8. « Qu'elle est douce la lumière[1], et qu'il fait bon voir le soleil! Si un homme vit de nombreuses années, que toujours il se réjouisse; mais qu'il n'oublie pas que les jours ténébreux[2] seront nombreux à leur tour. Tout ce qui est arrivé est vanité. Réjouis-toi, jeune homme, durant ta jeunesse, et goûte le bonheur de tes belles années; marche dans les voies de ton cœur et au gré de tes yeux, mais sache que de tout cela Dieu te demandera compte. Bannis le chagrin de ton cœur, épargne le mal à ta chair, car la jeunesse est une aurore passagère; mais souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que viennent les jours du mal et qu'approchent les années dont tu diras : Rien ne m'y plaît; avant que s'obscurcissent le soleil et la lumière, la lune et les étoiles[3], et que les nuages remontent aussitôt après la pluie[4]; alors que trébuchent les gardiens du logis[5], que fléchissent les hommes forts[6], que chôment les meulières[7] réduites à un petit nombre, que se voilent les sentinelles aux fenêtres[8], que se ferment les deux battants sur la rue[9] et que vient à baisser le bruit de la meule[10]; alors qu'on se lève au chant du coq[11] et que s'affaiblissent toutes les filles du chant[12]; alors qu'on craint les montées et que

[1] Il dolce lume (*Dante*)

[2] Les ténèbres du Sheol. Qu'il se prépare à mourir.

[3] La vieillesse est comparée à l'hiver.

[4] Dans la vieillesse, le ciel est toujours gris, comme dans la saison des pluies.

[5] Les jambes.

[6] Les bras.

[7] Les dents.

[8] Les pupilles des yeux.

[9] Les oreilles.

[10] L'affaiblissement de l'ouïe.

[11] L'insomnie.

[12] Les cordes vocales; affaiblissement de la voix.

tout dans le chemin fait peur; alors que l'amandier est dédaigné[1], que la sauterelle donne des nausées[2], et que la câpre ne produit plus d'effet[3]; preuve que l'homme s'achemine vers sa demeure éternelle et que dans la rue vont processionner les pleureuses à gage; avant que se rompe la chaînette d'argent et que se brise la lampe d'or[4], que le seau se disloque sur la fontaine, que la poulie[5] roule dans la citerne, et que la poussière, faisant retour à la terre, redevienne ce qu'elle était d'abord, tandis que le souffle fera retour à Dieu qui l'a donné[6].

» Vanité des vanités, disait le Qohéleth; tout est vanité. »

Parvenu au terme de ses enseignements sur les conditions de l'existence terrestre et de l'activité humaine, l'auteur résume sa philosophie « dans une page finale, la plus touchante de tout le livre, et dans laquelle, tout en peignant avec une poétique mélancolie les sombres horizons d'une vie qui va s'éteindre, il conserve assez de force d'âme et de sérénité d'esprit pour jeter encore un regard de joie sympathique sur les beaux jours de son printemps. » (M. Reuss.) Un sage qui, malgré les rudes expériences de la vie, aime la lumière, le soleil et la joie des belles années, n'est pas arrivé, comme le prétend M. Renan, au comble de la tristesse; il ne dit pas au jeune homme : Amuse-toi au gré de ton caprice, mais il lui rappelle avec une douce gravité la responsabilité humaine et le jugement de Dieu. Que ce jugement, renfermé dans le cours de la vie présente, ne soit pas tout celui dont parle la religion chrétienne, cela n'est pas douteux; mais encore est-il vrai de dire que la religion chrétienne n'exclut nullement le fait que le jugement commence dès ici-bas. La foi religieuse de l'auteur, la foi si profondément implantée dans l'esprit du peuple juif,

[1] L'amande étant trop dure pour les dents ébréchées.

[2] Autrefois, comme aujourd'hui, quelques espèces de sauterelles étaient un article comestible.

[3] La câpre est un apéritif et un stimulant. Perte de l'appétit.

[4] La vie est comparée à une lampe d'or suspendue au plafond par une chaînette d'argent, et les deux métaux représentent la vie comme un objet des plus précieux.

[5] Que le seau se disloque ou que la poulie roule dans la citerne, il n'y a plus moyen de puiser l'eau. C'en est fait de la vie.

[6] Comp. Gen. II, 7; III, 19; Job. XXVII, 3; XXXIII, 4; XXXIV, 14; Ps. CIV, 29 ss.

d'une rémunération providentielle dans les limites de l'existence terrestre (comp. VIII, 11-13), peut s'appeler très imparfaite, mais elle n'est pas illusoire ; car, d'après l'Evangile, le jugement n'est pas tout entier réservé à l'autre vie, il se manifeste en bien des manières dès l'heure présente. (Comp. Jean III, 18, 19 ; XII, 31 ; Rom. I, 18, etc.) Ce qui rend si étroite la conception de l'auteur, c'est qu'il ne sait rien de ce qui dépasse le terme fatal de la vieillesse ; mais dans cet espace resserré qu'assombrit la perspective du Sheol (II, 14-16 ; III, 2, 19-21 ; IV, 2 ; V, 14 ; VI, 3-6, 12 ; VII, 1 ; VIII, 8 ; IX, 1-6, 10, 12 ; XI, 8 ; XII, 7), il a vu et observé, sans jamais abandonner sa foi dans la puissance et la justice de Dieu. Les apparences les plus contraires ne réussissent pas à ébranler sa conviction, et par là sa foi est grande. Elle procède en droite ligne de celle de Job, et nous touche peut-être davantage parce qu'elle est aux prises avec toutes les difficultés et les petitesses, avec tous les travers et les abus de la vie humaine. Elle est austère, mais elle ne répudie pas la joie, sachant la goûter au sein de l'activité la plus laborieuse ; et il est même étonnant de voir combien une sagesse aussi *matter of fact* a le travail allègre. (II, 24-26 ; III, 12, 13, 22 ; V, 11, 17, 18 ; VII, 14 ; VIII, 12, 15 ; IX, 7-10 ; XI, 1-6.) Après cela, il faut aussi reconnaître que la foi de l'écrivain, dans ce qui touche à la connaissance de Dieu, est des plus élémentaires ; il ne connaît Dieu que sous le nom d'*Elohim* et sous les attributs de la puissance et de la justice. Or le nom, par lui-même indéterminé, d'*Elohim,* et le caractère des deux attributs qui l'accompagnent, créent, il est vrai, chez l'homme le sentiment de la crainte religieuse et de la dépendance absolue; mais ce sentiment, si profond qu'il puisse être, ne peut tenir lieu des rapports plus intimes que la piété découvre dans la fidélité de *Jéhovah* à ses promesses, dans sa bonté miséricordieuse et compatissante, et dans la richesse de sa grâce. La théologie du Qohéleth présente, par conséquent, des lacunes considérables qui s'étendent à toute son anthropologie; elle est *one-sided*, elle n'envisage les choses que d'un seul côté. Est-ce appauvrissement de la pensée religieuse ? A ne considérer que les rapports de l'Ecclésiaste avec

la philosophie des Proverbes et du livre de Job, on serait tenté de le croire ; car cette philosophie plus ancienne ne s'attache pas seulement à célébrer la justice et la puissance divines, elle fait aussi le plus magnifique éloge de la sagesse de Dieu ; ce qui tempère la thèse de l'absoluité, et ouvre des horizons plus vastes. Dominé par l'idée de l'absolu immuable, l'Ecclésiaste ne pouvait aboutir, dans la sphère de l'entendement humain et dans le cercle des expériences de cette vie, qu'à l'extrême opposé, c'est-à-dire à la conception d'une valeur absolument relative, passagère, éphémère de tout ce qui remplit l'existence de l'homme depuis l'heure de la naissance à l'heure de la descente au Sheol. Telle est la véritable portée du refrain vingt fois répété : *habel habalim*. Sous l'image d'un souffle léger (*hebel*), l'auteur n'entend pas exprimer l'idée de l'universelle frivolité, — il est trop sérieux pour y avoir pensé, — mais il a voulu résumer ses observations dans une formule pittoresque exprimant le relatif absolu de ce qui remplit la vie humaine.

« XII, 9-14. Non seulement Qohéleth fut un sage, mais il s'occupa aussi d'enseigner la science au peuple ; il pesa, il scruta, il composa des sentences en grand nombre. Qohéleth s'appliqua à trouver des propos agréables et à écrire en toute sincérité des maximes vraies.

» Les paroles des sages sont des aiguillons, des clous bien plantés ; les collectionneurs sont le don du même Maître. Du reste, mon fils, sois sur tes gardes : il se fait des livres à n'en pas finir, et trop d'étude est une fatigue pour la chair.

» Résumé : Tout bien entendu, crains Dieu et observe ses commandements ; c'est là tout l'homme. Car Dieu demandera compte de toute action, de toute chose (connue ou) cachée, bonne ou mauvaise. »

Cet épilogue n'est pas une partie intégrante de l'ouvrage ; il a été vraisemblablement ajouté après coup. Dans quel but ? Tout d'abord, pour faire l'éloge de Qohéleth (l'auteur présumé du livre) ; preuve évidente que l'épilogue est d'une autre main, et que la fiction littéraire est acceptée par le rédacteur de ces quelques versets comme une réalité historique. Mais à quoi cette réalité est-elle censée correspondre ? On nous représente Qohéleth comme un sage qui s'est voué à l'instruction populaire, comme un auteur fécond de sentences (*meshalim*) et

comme un écrivain agréable ; son enseignement est donc recommandé comme étant à la fois solide et vrai pour le fond, et intéressant pour la forme. En résulte-t-il qu'il s'agit nécessairement du roi Salomon, reconnu comme le principal auteur des Proverbes (*meshalim*) ? La description nous paraît un peu trop vague pour légitimer l'hypothèse ; elle peut s'appliquer à plus d'un docteur, car la *chokmah* a compté bien des représentants dans le cours des siècles de la littérature hébraïque. Cette première partie de l'épilogue ne nous apprend donc rien de positif quant à la personne de Qohéleth.

La seconde partie est absolument obscure et a été diversement expliquée. Les maximes *des sages* (la forme du pluriel est à noter) sont comparées d'abord à des aiguillons, c'est-à-dire à des stimulants ; puis à des clous bien plantés, image pittoresque d'une impression profonde et durable. La seconde moitié de la phrase signifie littéralement : « les maîtres des collections sont donnés par un seul berger ; » ce qui veut dire probablement que les collectionneurs (comp. pour l'idée Prov. XXV, 1 : proverbes recueillis par les gens d'Ezéchias), les compilateurs des recueils de sentences, doivent être considérés comme le don du même Maître qui a inspiré les sages. Sans leur travail aussi utile que modeste, comment les maximes des sages seraient-elles parvenues jusqu'à nous ? D'autre part, il convient à tout disciple (v. 12 : *mon fils*), à tout lecteur désireux de s'instruire, de se tenir sur ses gardes ; il se fait des livres à n'en pas finir et à vouloir tous les lire, la chair se fatigue. Il faut du discernement dans le choix des lectures ; il faut de la modération dans l'étude elle-même, afin que la tension de l'esprit ne dégénère pas en fatigue physique. Le conseil est bon, malgré sa tournure hyperbolique. Il est évident que l'auteur de l'épilogue vivait à une époque où les productions littéraires étaient plus ou moins abondantes et rendaient nécessaire un triage intelligent. C'est le bon sens pratique qui s'exprime de la sorte ; et il n'est pas possible d'admettre avec M. Renan que « l'auteur de l'épilogue veut peut-être prévenir la vogue que les faux écrits salomoniens pourraient obtenir. » Où est la trace d'une pareille préoccupation ? Mais il vaut la

peine de voir à quelle sauce M. Renan accommode le passage tout entier dans son essai de traduction en petits couplets. « Maintenant, » dit-il,

> Maintenant c'est assez; lorsqu'on t'apportera
> D'autres livres, mon fils, ne les accepte pas;
> Jamais ne finira la rage d'en écrire;
> Mais la chair se fatigue à vouloir tous les lire.

La prose de M. Renan vaut mieux; elle n'est pas lourde, elle n'est jamais plate.

La troisième et dernière partie de l'épilogue résume en quelques mots le contenu du livre. M. Reuss conteste l'exactitude du résumé; il pense que le but principal de ces lignes était de prévenir ou de corriger l'impression fâcheuse que la philosophie de l'Ecclésiaste était de nature à produire sur le lecteur. Voilà pourquoi il n'est plus question que de la *crainte* de Dieu et du *jugement*, tandis que l'idée de la *jouissance* est laissée de côté. Mais si nous avons bien saisi l'idée mère du livre (la thèse de l'absolue souveraineté de Dieu sous les deux attributs de la toute-puissance et de la justice), il nous semble que le résumé est parfaitement exact. Ne jouit pas qui veut; la jouissance dont parle l'auteur du livre est liée d'une manière indissoluble au travail et à sa réussite, et tout cela est un don de la souveraine autorité de Dieu. Rien de plus clair ni de plus explicite. Citons : la jouissance au sein du travail vient de la main de Dieu; c'est Dieu qui dispense à son gré la sagesse, l'intelligence et la joie; c'est Dieu qui assigne au pécheur la besogne d'amasser et de thésauriser, pour donner ensuite à celui qui lui plaît. (II, 24-26.) La volonté de Dieu, souveraine et immuable, a réglé toutes les affaires de la vie humaine, faisant toute chose belle en son temps; la jouissance du bien-être au milieu de nos labeurs est un don de Dieu, et Dieu agit ainsi afin qu'on le craigne. (III, 1-15, 22.) Dieu est au ciel et toi sur la terre : c'est pourquoi il faut le craindre et manifester cette crainte par la gravité du sentiment religieux dans l'obéissance et dans le culte. (V, 1-6.) Satisfaction des besoins matériels, jouissance du labeur et des richesses, joie du cœur, c'est

un don de Dieu qui seul peut l'octroyer ou le refuser. (V, 17-19; VI, 2.) La sagesse se traduit en humilité, en connaissance de la valeur des choses, en soumission à la puissance divine. (VI, 7-10.) Il faut considérer l'œuvre de Dieu comme immuable; celui qui craint Dieu échappe à toutes les difficultés. (VII, 13, 14, 18.) Echapper aux filets, aux pièges, aux chaînes de la femme, c'est un bonheur qui vient de Dieu, et qui est refusé au pécheur. (VII, 26.) Le bonheur est réservé à ceux qui craignent Dieu ; les jours de vie, avec leurs labeurs et leurs jouissances, sont un don de Dieu. (VIII, 12, 15.) Tout est dans la main de Dieu, et l'œuvre de Dieu dépasse toute compréhension. (VIII, 17; IX, 1.) C'est Dieu qui fait prospérer les affaires, et qui embellit la jouissance de cette vie par le don de la félicité conjugale. (IX, 7-9.) L'homme n'est pas le maître du succès; la réussite est l'œuvre de Dieu qui exerce sur toutes choses un contrôle mystérieux et inexplicable. (XI, 5.) — Ainsi, toujours et partout, la *crainte de Dieu* préside à l'activité normale, à la jouissance paisible et heureuse; en dehors de cette disposition fondamentale qui est la source de la sagesse, il n'y a que vanité; c'est-à-dire : il n'y a pour l'homme aucun profit réel à retirer de toutes les peines qu'il se donne; et la thèse initiale (I, 2, 3) se trouve amplement justifiée, aussi bien que le résumé final (XII, 13) qui ramène tout à la crainte de Dieu. A lui seul, l'attribut métaphysique de la toute-puissance produirait une crainte servile et aveugle, telle que pourrait la produire un pouvoir absolu, arbitraire et fatal; mais cette crainte est motivée en outre par le fait que Dieu a manifesté sa volonté dans une loi morale et que cette loi est sanctionnée par le jugement. Or, à côté de la crainte de Dieu, l'*idée du jugement* est précisément celle qui revient avec le plus de fréquence dans le livre de l'Ecclésiaste; et, de ce côté aussi, le résumé final est d'une remarquable exactitude. Maintes fois l'auteur a dû déplorer le désordre dans les relations sociales, la violence de l'oppression et la négation du droit et de l'équité; mais, en présence de pareils faits, sa pensée se repose sur la justice de Dieu qui ne défaudra point, ni à l'égard du méchant ni à l'égard du juste; Dieu jugera, Dieu mettra à l'épreuve. (III, 16-18.)

Le jugement s'exerce en particulier sur la manifestation du sentiment religieux ; pourquoi, dit l'auteur, Dieu s'irriterait-il de tes paroles et ferait-il échouer l'œuvre de tes mains ? (V, 5.) La sentence contre les mauvaises actions peut, il est vrai, ne pas s'exécuter promptement ; l'auteur ne sait pas moins, de science certaine, que la justice divine s'exerce envers ceux qui craignent Dieu et envers les méchants qui persévèrent dans le mal. (VIII, 11-13.) Et enfin, dans cet admirable morceau qui est le couronnement du livre, n'est-il pas fait une place très grande à la responsabilité humaine (XI, 9; XII, 1) et au compte qui lui sera demandé ? L'auteur de l'épilogue ne formule pas le jugement d'une manière plus absolue que ne le fait le livre lui-même ; il suffit de comparer III, 17, pour s'en convaincre.

Le résumé du livre (XII, 13, 14) nous semble donc parfaitement et absolument exact. D'où il suit que l'épilogue n'avait nullement pour but de prévenir ou de corriger l'impression fâcheuse que le livre aurait pu produire lors de sa première apparition.